



Gérard Cartier

Dans le microcosme

Sous le seuil de Jean-Louis Giovannoni
(Unes, 2016)

Cela tient du carnet de terrain d'un entomologiste, concis, précis, presque dépourvu d'affects : le calepin d'un Fabre mi-corse mi-parisien qui, en vingt-et-une sections, décrit la vie infime qui nous environne. Si l'écriture est sèche, le monde qu'elle restitue est animé d'une vie foisonnante à quoi l'on s'approprie sans effort, non seulement parce que l'auteur la donne à voir avec force, mais aussi parce qu'il s'y insinue lui-même, endossant à l'occasion la livrée de telle ou telle des bestioles qu'il examine : il est l'abeille pénétrant dans la tubulure de la fleur (« *la chambre nuptiale est au fond* »), le puceron qui s'accroche à un plant de pommes de terre, la mouche affamée, la sangsue... et il nous fait partager les pensées de ces êtres sans pensée.

Ce périple dans le monde infime que nous côtoyons sans y prêter attention, peuplé de mille créatures chétives, des plus familières, oiseaux, guêpes, araignées, jusqu'aux animalcules presque invisibles qui nous parasitent, acariens, oxyures, en passant par toutes sortes d'insectes plus ou moins monstrueux, cette plongée dans le microcosme est fascinante – ce qui prouve à nouveau que le monde naturel est tout aussi passionnant, pour qui sait regarder, que le *Sturm und Drang* des aventures humaines. Chacun de ces *ogres minuscules* est précisément restitué dans sa morphologie (« *Deux cent quarante dents par bouche, capables de cisailer les peaux les plus coriace. Deux ventouses pour adhérer : buccale et caudale.* »), son comportement social et ses activités, qui se réduisent pour l'essentiel à la recherche de la nourriture – qu'on lise ce résumé saisissant du cycle du vivant :

Transpiration profuse. Mouches posées sur la peau, les visages. Drap à peine jeté, sommeil enlacé. Les poux. Après l'homme, visiteront la femme. Des puces de parquet attendent pieds et jambes pour danser jusqu'au soir. Des moustiques femelles, hématophages, piquent et sucent les corps endormis jusqu'à l'aube.

Nombreuses taches sur les draps et les matelas.

L'été, les fruits sont mûrs, offerts. Que tous en profitent.

Des guêpes autour des dernières cerises. Des frelons immobilisés, pulpe et mandibules emmêlées. Sur les branches supérieures, les geais font la loi. Plus bas, des merles et des moineaux se servent en cachette. Becs fins, agiles jusqu'aux noyaux.

Des grives titubent et tombent ivres au pied des cerisiers.

Au sol, mobilisation pour les fruits pourris et les oiseaux morts. Les sous-bois résonnent du cliquetis des bistouris. On convoque les nécrophores. Rien

ne les arrêtera. Les mousses absorbent jus noir et humeurs vitrées.

À considérer ce monde ingrat, insatiable, vaguement terrifiant, il eût été facile d'en rajouter dans la sauvagerie, ou, plus encore, de céder à l'anthropomorphisme. Il n'en est rien. Jean-Louis Giovannoni nous le montre dans sa vérité (« *abdomens ouverts et pattes cisailées nagent dans un liquide poisseux* ») mais sans outrance. La faculté d'empathie est ici poussée à l'extrême – pas trace de l'instinctive répulsion qu'inspire en nous la plupart des insectes.

Hormis l'alimentation, l'unique activité de toutes ces bestioles semble être le coït. Le livre refermé, le lecteur saura tout des amours du cloporte (deux *cavités matricielles* !), de la blatte, de la limace, des libellules – et de l'homme, dont l'accouplement est décrit avec la même attention clinique que celle accordée à ses minuscules congénères : « *leurs peaux blanches, parfumées, plus âcre pour le mâle* »... si bien qu'il semble ne s'en distinguer que par la taille. Ce qui grandit l'homme, c'est sa faiblesse : le regret amoureux (« *Jour et nuit, il reste tourné vers une photo qu'il ne quitte pas des yeux* ») et la compassion devant la souffrance animale – apanage de l'âge adulte. Car si l'enfance et l'adolescence remontent fréquemment sous la plume de l'auteur, plus qu'un vert paradis (cette belle scène pourtant d'amours adolescentes : « *Ils se rapprochent et leurs mains tremblent...* »), c'est l'âge de toutes les expériences (« *cette année, ils sont vraiment sucrés* » : les pucerons...) et de toutes les cruautés. On voit ainsi des enfants couper la queue des têtards puis les obliger à nager, ou bien organiser des combats entre scorpion et araignée géante et condamner le vainqueur (le scorpion) à une mort atroce, enfermé dans une bouteille en verre jetée dans les flammes, à quoi il échappe par le suicide – o, Sénèque !

C'est, quant à la manière, une prose faite de courts paragraphes séparés par de grands blancs, aux phrases elles-mêmes très courtes, ordinairement réduites à quelques mots, et fortement ponctuées. Le verbe *être*, jugé redondant, est systématiquement éliminé (« *Draps froids. (...). Le chat plus près* ») : ne subsistent que les verbes d'action – piquer, sucer, découper, absorber... De même, le *je* est toujours omis. Jean-Louis Giovannoni est, à tous points de vue, un anti-Bonnefoy. Ceci sans jugement de valeur : à l'éclat de la langue, concourt tout l'alphabet.

Apostille - *Récit* dit le sous-titre ; mais l'aide à la publication a été accordée par la Commission Poésie du CNL. C'est l'un de ces livres hybrides qu'on ne sait qualifier, qui déploient les moyens de la prose tout en manifestant l'exigence formelle de la poésie et qu'il est convenu, faute de mieux, de ranger sous cette bannière. Pour ces textes aux confins de tous les genres, qui constituent une part très significative de ce qui s'écrit aujourd'hui, l'appellation consacrée de « poème en prose », déjà douteuse pour Baudelaire ou Max Jacob, et moins pertinente encore pour le Jaccottet du *Cahier de verdure*, est le plus souvent totalement inadéquate – qu'on pense à des écrivains comme Jean-Michel Espitallier ou Jean-Marie Gleize. Ces textes, qui constituent presque un genre en soi, ne faudrait-il pas les distinguer clairement de la poésie qui, d'englober tout le champ extérieur au roman, a fini par se dissoudre ?